

La cantilène des grillons

Autor(en): **P. P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 25

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-198800>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

en appeler à la bonne volonté du public, à son tact et à son éducation, pour que les toasts de nos magistrats soient écoutés avec le respect qui leur est dû.

Je ne pense pas sans émotion, quant à moi, aux belles et sérieuses paroles qui sont tombées dans nos fêtes populaires du haut de la tribune publique. Elles peuvent parfois se perdre dans le tumulte d'une assemblée houleuse, mais la presse est là, qui les recueille et les conserve. J'entends encore sonner à mon oreille la voix claire et nette d'un Welti, l'éloquence rocailleuse et cependant saisissante d'un Carleret. J'évoque, quand je le veux, le souvenir des traits fortement caractérisés de Schenk, la tête couronnée de cheveux blancs d'Emmanuel Arago, les nobles figures de Gavard ou de Zemp, et la voix courte mais nette de Louis Ruchonnet me redit encore: « Notre patrie est petite sur la carte du monde; mais, dans nos cœurs, elle est grande. Nous aimons de toutes les forces de notre âme cette terre de liberté. »

Rie qui voudra de ces choses; pour moi, j'y tiens! Il fait bon sortir pour quelques instants du cercle étroit des intérêts, de la popote politique quotidienne, de l'âpre lutte pour la vie matérielle ou l'existence des partis, et suivre un bel orateur dans le ciel bleu des grandes idées, dans les leçons du passé et les promesses de l'avenir. N'en resterait-il qu'une phrase, qu'un mot, peut-être trouvera-t-il sa place dans votre mémoire, comme ce refrain d'un air entendu par hasard, qui, bien longtemps après, revient obstinément sur les lèvres.

Si l'on voulait dépouiller nos tirs fédéraux de tout ce qui en fait l'originalité, de tout ce qu'on s'est efforcé d'en copier dans le monde entier, croit-on que la nation continuerait à s'y intéresser comme autrefois? Le tir fédéral n'est pas seulement la fête des tireurs, c'est la fête nationale de toute la Suisse, de tous les Suisses. Peu importe après tout que ce soit tel ou tel armurier ou chasseur de chamois qui emporte dans son village un prix d'honneur qu'il revendra peut-être contre des écus sonnants, aussitôt la fête finie. Ce qui vaut mieux, c'est que nos confédérés apprennent à se connaître, dans l'oubli de tout ce qui divise; que les citoyens voient au milieu d'eux les magistrats qu'ils ont appelés à les diriger; que les Suisses à l'étranger, accourus à grands frais, retrouvent pour quelques instants l'image concrète de leur patrie, tout ce qui en fait la variété et le charme.

Je crois donc à la nécessité de maintenir la tribune publique de nos tirs fédéraux, en en relevant, s'il le faut, le prestige, par le choix sérieux de ceux qui sont appelés à s'y faire entendre, par la franchise et la beauté de ce qui doit s'y dire. Viennent des temps troublés, ce que je ne souhaite pas, c'est encore autour d'elle que nous irons chercher les mâles accents du patriotisme et les mots qui reconforment. Comme le disait un jour Louis Ruchonnet à je ne sais plus quel *aquoiboniste*: « Il ne brûle pas chaque année et cependant chaque village a sa pompe. »

EMILE BONJOUR.

(Journal officiel du Tir fédéral de Lucerne.)

La cantilène des grillons.

Le soleil, artiste suprême,
Pour le triomphe de l'été,
A préparé le grand poème
Par mille voix exécuté.
Dans la campagne verdoyante,
Où l'on entend douces chansons,
Domine, aiguë et persistante
La cantilène chevrotante,
La cantilène des grillons.

Le bambin qui, dans la prairie,
S'en va joyeux, le nez au vent,
Poursuivant avec frénésie
Les papillons au vol changeant,

Suspend sa course aventureuse
A travers bois, près et vallons,
Pour écouter, lente et berceuse,
La cantilène paresseuse,
La cantilène des grillons.

Penché sur la terre féconde,
Lançant son bras d'un geste sûr,
Le paysan, maître du monde,
Gravement, fauche le blé mûr.
Et de la plaine florissante
Monte, avec l'âme des moissons,
Dans la lumière éblouissante,
La cantilène triomphante,
La cantilène des grillons.

Sous le grand ciel bleu, toute chose
S'épanouit avec bonheur.
La moissonneuse blonde et rose
S'oublie à écouter son cœur.
L'amour qui, d'une humeur joyeuse,
Prend aussi sa part des moissons,
Chante tout bas à la réveuse
La cantilène langoureuse,
La cantilène des grillons.

Quand du repos a sonné l'heure,
Le moissonneur, d'un pas lassé,
Sur le chemin de sa demeure
S'en va pensif, le front baissé.
Berçant sa rêverie lente
En de mélodieux fredons,
S'égare, dans la nuit tombante,
La cantilène reposante,
La cantilène des grillons.

Mais tout s'endort. La nuit accueille
En son repos le jour mourant,
Et la nature se recueille
Devant la splendeur du couchant.
Partout s'étend, grave et sereine,
La paix du soir; et, des sillons,
S'élève encor, voix incertaine,
La chevrotante cantilène,
La cantilène des grillons.

P. P.

Le Gryon-Villars.

Quand on parle des Alpes vaudoises, on ne peut s'empêcher de songer en premier lieu à Villars et à Chesières sur Olon. Ces lieux sont en effet ceux qui sont le plus familiers au plus grand nombre de touristes. Au centre d'un incomparable cadre de montagnes, habitées par une population accueillante et hospitalière, ils attirent chaque été une masse de visiteurs. Les personnes de quelque embonpoint, les asthmatiques et la catégorie des alpinistes qui préfèrent les sommets vus de la plaine ou à mi-côte, appellent ces charmantes alpes d'Olon des alpes idéales, des alpes comme il en faudrait partout. Des chemins pas trop raides y conduisent. Mais à notre époque de moyens rapides de communication et de transport, cela ne suffit pas. Les gens de Villars désiraient une voie ferrée et, quand ils veulent quelque chose ils le veulent bien; aussi l'ont-ils maintenant leur route aux rubans d'acier.

Ils l'ont obtenue grâce au concours de leurs voisins de Gryon, dont la ténacité n'est pas non plus piquée des vers, et grâce encore à la population de Bex, qui est très décidée, elle aussi, demandez-le à M. Oyex-Ponnaz.

Avec, des volontés de fer comme celles-là, il n'y avait pas moyen que Villars ne fût pas relié à la plaine par un chemin de fer électrique. Le ravin de la Gryonne aurait peut-être arrêté une autre population. Mais pour les habitants de Bex, de Gryon et de Villars, c'était un de ces obstacles que bénissent les tempéraments qui aiment les difficultés. « Ah! tu te figures, fougueuse et capricieuse Gryonne, que notre ligne ferrée ne te franchira pas! C'est ce que nous te ferons voir! » Et ils ont jeté sur le torrent un viaduc qui émerveille techniciens et profanes. Le reste n'était qu'un jeu.

Et maintenant, on va de la gare de Bex à la gare de Villars dans de confortables wagons

qui vous transportent là-haut sans fumée ni odeur nauséabonde de houille. L'inauguration du dernier tronçon de cet alpestre chemin de fer a eu lieu, comme on sait, la semaine dernière. C'a été une de ces bonnes petites fêtes simples et cordiales, comme on sait les organiser en ce fortuné coin de pays. Le *Conteur* en parle par oui-dire, non qu'il ne fût invité, mais parce que des circonstances qu'il déplore ne lui ont pas permis de quitter Lausanne.

Mais ce n'est que partie remise; à présent que de la rue Pépinet à l'hôtel du Grand-Muveran nous pouvons nous rendre sans faire à pied plus de dix pas, nous comptons bien profiter du premier beau dimanche pour revoir Bex, Gryon, Villars, Chesières et pour vider trois petits verres du pétillant vin du Chêne à la santé de nos amis de ces lieux. Nous espérons les retrouver tels que nous les avons toujours connus: bons enfants et pas fiers. Si par malheur ils se montaient le cou avec leur chemin de fer électrique, nous leur... non, nous ne dirons pas ce que nous leur ferions, car chez eux, on ne sait pas ce que c'est que de se monter le cou; on est trop bon Vaudois pour cela.

La peur du microbe.

Nous lisons ce qui suit dans un journal scientifique:

« Il y a longtemps que l'on sait que les vers intestinaux nous sont transmis par les légumes. M. G. Cérésolo, de Padoue, vient de consacrer une étude soignée à la question; il a examiné les sédiments de l'eau stérilisée dans laquelle on avait lavé divers légumes du marché: laitue, endives, radis, céleri, etc. Le microscope a révélé dans cette eau une faune de cinquante-deux espèces banales: amides, anguillules, œufs de ténia, oxyure, ascarides, antylostomes, trichocéphales, etc. Mais, outre ces parasites, M. Cérésolo a trouvé un grand nombre de microbes, staphylocoques, streptocoques, sarcines, bacilles, et notamment le bacille *coli communis* et un bacille analogue à celui de la fièvre typhoïde; parmi les anaérobies, il a rencontré le bacille septique et le bacille du tétanos.

« Cette infection des légumes est surtout imputable aux eaux d'arrosage des cultures maraîchères. Il faudrait donc y prendre garde. Ces jours derniers, M. Metchnikoff, de l'Institut Pasteur, montrait encore qu'un certain nombre d'appendicites semblaient avoir pour origine des vers intestinaux. M. Cérésolo, pour combattre le danger, recommande de plonger les légumes préalablement lavés pendant une demi-heure dans une solution d'acide tartrique, à 3 pour cent, de saveur agréable, de prix modique et de grande puissance antiseptique. »

Dans une autre publication, nous voyons que M. Metchnikoff, cité plus haut, défend, surtout aux personnes atteintes d'appendicite, de manger des légumes crus, des fraises, etc., et de boire de l'eau non bouillie ou non filtrée.

De ce qui précède, il résulte donc que nous ne pouvons manger des fruits crus ou de la salade au « rampon » sans risquer d'avaler en même temps d'affreux vers intestinaux et des microbes plus horribles encore. O! chimistes, nous nous inclinons devant votre science, mais laissez-nous vous maudire cordialement! Pourquoi nous enlever toutes les petites joies de l'existence? N'avez-vous jamais grimpé sur un cerisier et savouré les fruits noirs ou rouges si frais lorsqu'ils pendent encore aux branches? Ne vous est-il pas arrivé une seule fois de vous délecter dans un panier de fraises des bois, de ces fraises si savoureuses et si parfumées, qui font dire aux Allemands qu'un cavalier doit mettre pied-à-